

Les penseurs stoïciens face à la passion

Avant-propos

Avec les premiers philosophes grecs, Platon et Aristote, la thématique des passions était essentiellement ordonnée à une **finalité politique**. C'est la **crise et la décomposition de la cité grecque** soumise aux conquérants qui vont transformer radicalement cette perspective. Dans un monde instable, l'individu ne peut plus compter sur les bienfaits de la vie politique. Il doit désormais s'appuyer sur ses propres forces, faire de **son intériorité** (c'est la métaphore, chez Epictète, de la citadelle imprenable et inexpugnable) une **véritable forteresse** qui le **prémunira contre les passions**.

Les Stoïciens sont les seuls, dans le monde antique, à tenir sur la passion un langage radical. Là où Platon, à l'aide de subtiles métaphores, fait de l'idéal de sagesse un juste équilibre entre les trois parties de l'âme, pour les Stoïciens, qui sont à l'origine de la passion comme **maladie de l'âme**, la passion est **l'ennemi par excellence**. *«Voilà ce qui amène les troubles, les agitations, les infortunes, les calamités, les chagrins, les lamentations, la malignité»*. Selon les Stoïciens il n'y a pas d'innocuité des passions même lorsqu'elles sont modérées. Il ne saurait donc y avoir de **bonnes** et de **mauvaises passions**. Toutes sont mauvaises, par définition. **Les passions sont des vices, alors que la vertu est indépendante des passions, puisqu'elle consiste précisément dans le rejet radical de celles-ci et dans l'impassibilité.**

I Comprendre et justifier les passions

Précisons d'abord que sous le **terme «passion»** - pathos en grec – les Stoïciens désignent une grande variété d'émotions fortes et de sentiments violents (aussi bien la souffrance, la peur, la jalousie, que la colère, la pitié ou la honte), ainsi que des états d'esprit comme l'ennui. **Ils ont donc une compréhension beaucoup plus large que nous de la notion de passion, comme c'était généralement le cas dans l'antiquité.**

1) La passion comme excès et perversion de la raison

Penchons nous d'abord vers la **définition** que les Stoïciens donnent de la **passion**.

S'opposant à la tradition médicale selon laquelle les passions seraient l'écho dans l'âme de bouleversements somatiques, **les Stoïciens nous proposent de la comprendre comme une activité de l'esprit, une forme de connaissance**. C'est pourquoi on qualifie leur position **d'intellectualisme**. Mais il s'agit d'une forme de connaissance **imparfaite**. Il faut y voir une **perversion du logos**, autrement dit un **mauvais usage**, un **exercice défectueux de la raison**. **La passion en effet réside dans un jugement erroné, une opinion fallacieuse**. Cette défaillance de la raison consiste pour l'esprit à donner son assentiment à une représentation qui manque de clarté. L'esprit donne trop vite son acquiescement à une représentation qui n'est pas compréhensive.

Ajoutons à cette définition un **deuxième aspect**. **La passion en effet conjugue une double détermination: à la fois erreur de jugement et impulsion excessive**. Elle se caractérise par sa **démésure**, son **emportement**: *«une indiscipline excessive»*. **La passion est en ce sens un penchant exagéré**.



[Médée furieuse](#) Eugène Delacroix

2) La passion comme aliénation aux choses qui ne dépendent pas de nous

Si la passion pervertit le jugement, **le second reproche que lui adressent les Stoïciens est de mettre en péril notre liberté**. Elles nous asservissent, elles sont facteur de **servitude**, d'**esclavage**.

L'homme passionné ne s'appartient pas, il est **aliéné**. Comment expliquer un tel esclavage? **C'est que la passion est une disposition de l'esprit par laquelle nous nous mettons à la merci des choses qui ne dépendent pas de nous.** Epictète donne toujours la même liste de ces **faux biens extérieurs**: le corps et la santé, la maladie et la mort, les autres, l'argent et les biens matériels, le pouvoir et les honneurs. Or la **possession** de ces biens est toujours **incertaine**. Sénèque, dans *De la constance du sage*, écrira:«Tous les objets qui nous viennent de l'extérieur ne peuvent nous appartenir que de manière illusoire et éphémère»

3) Le pouvoir de la raison sur les passions

Le remède aux passions résulte de leur filiation. Si les passions sont des jugements erronés, rien ne s'oppose à ce que nous les redressions par le **pouvoir** même de la **raison**. Le remède est entièrement à notre portée, car nous sommes maîtres de nos opinions. **C'est alors un travail de la raison sur elle-même qui opérera la libération.**

Le principe du traitement est simple. Il faut d'abord prendre conscience de la **genèse des passions**: comprendre qu'elles dépendent toutes de l'opinion et de la volonté. La seconde étape consiste à **corriger les opinions fausses**. Il faut redresser le jugement pour faire cesser la passion. L'assentiment en effet n'est pas contraint, ni nécessaire. Il reste libre, puisqu'il participe des choses qui dépendent de nous. **Nous ne sommes pas maîtres de l'ordre naturel, mais nous sommes maîtres de nos propres représentations.**«L'âme recèle en elle-même sa thérapeutique» écrira Cicéron.

II Etre maître de soi face à la crainte de la mort

1) La crainte, une passion primitive

La condamnation radicale des passions conduit donc à soutenir un idéal de maîtrise de soi qui définit, pour les Stoïciens, une certaine conception de la liberté.

En premier lieu il s'agit de se libérer de la crainte de la mort, parce qu'elle fait partie, selon les Stoïciens, des **passions souches** qui peuvent se diviser en sous-espèces. Les quatre passions souches sont douleur/joye et crainte/désir.

La **crainte** comprend la peur, l'hésitation, la honte, la terreur, le saisissement et l'anxiété. Chrysippe, un des fondateurs du Stoïcisme, la définira comme **une tristesse accompagnée de l'idée d'un mal futur**.

Commentons brièvement cette définition. La crainte est un affect qui est liée au **futur** et à son **anticipation**. Or comme le philosophe contemporain Alquié le met en évidence dans son ouvrage *Le désir d'éternité*: le propre du futur c'est non seulement d'être **absence**, mais encore **incertitude** et **imprévisibilité**. Si en effet le futur dépend de nous, il n'en dépend jamais tout à fait. Aussi son attente se transforme-t-elle en crainte. « *Le futur suscite la crainte, car il peut contenir le danger* ».

La crainte est donc cette appréhension des risques et des menaces que contient la pensée du futur, et son contraire pourrait être l'assurance ou la confiance. La crainte est toujours source de **perturbations** ou de **tourments**. C'est pourquoi la quasi totalité des philosophes antiques la considère comme un **affect négatif** dont il faut à tout prix **se libérer**. C'est la leçon d'Epicure dans la *Lettre à Ménécée*: parce que l'homme est un être d'attente, quand il ne dispose pas de critères solides, les opinions fausses l'envahissent et l'attente se transforme en crainte. Ces craintes troublent l'âme et l'empêchent d'atteindre la **sérénité** et l'**ataraxie**.

La philosophie se propose alors comme thérapeutique pour guérir le phénomène pathologique de la crainte.

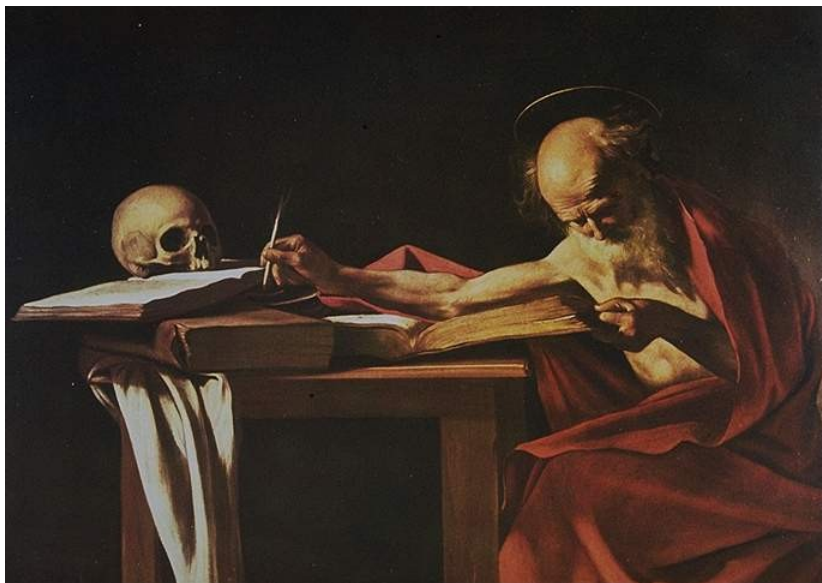
Pour les Stoïciens, si la crainte est une **passion négative**, c'est parce que c'est par elle que les événements et les hommes prennent emprise sur nous. On peut parler ici d'une véritable **structure d'intimidation**, comme le montre Epictète dans ses *Entretiens*. Ouvrons le Livre IV (chapitre VII) Sur l'absence de crainte: qu'est ce qui rend le **tyran redoutable**? demande le maître. Réponse de l'élève: les gardes du corps qui l'entourent et les épées qu'ils brandissent. Le maître: mais si ceux-ci me paraissent menaçants, c'est parce que je crains la manière dont ils peuvent me traiter (la torture, la souffrance, la mort). C'est cette crainte qui me rend esclave du tyran. Soit maintenant le Livre II (chapitre III) De l'anxiété. Imaginons un **joueur de cithare** qui doit entrer en scène. Même s'il a une belle voix et joue bien de la cithare, il est anxieux, alors que quand il chante pour lui seul il n'éprouve aucune anxiété. Pourquoi éprouve-t-il de la crainte? Parce qu'il voudrait recueillir de la gloire, parce qu'il cherche l'approbation de la foule, dont il est ainsi dépendant. Voilà pourquoi il se met à trembler et pâlir.

2) Se libérer de la crainte de la mort

Epictète, dans ses *Entretiens*, mentionne **différents objets possibles de la crainte: crainte de la pauvreté, crainte des maux politiques que sont l'exil, la prison, la torture, crainte du jugement d'autrui, mais c'est le thème de la crainte de la mort qui revient le plus fréquemment.**

Il en est de même dans la *Lettre à Ménécée* d'Épictète: parmi les craintes dont on doit se défaire, celle de la mort est évidemment la plus importante. **La crainte de la mort en effet joint le maximum de certitude et d'incertitude:** inéluctable pour le fait, nous ignorons son moment et ses circonstances. Rongé par l'idée d'un avenir où il ne sera plus, l'homme gâche tout le bien de cette vie et s'empêche d'y connaître le bonheur. Craindre, attendre ou espérer la mort nous détourne des joies réelles de la vie. Dans le même sens Sénèque écrira dans *De la tranquillité de l'âme* «Souvent nous mourons de notre peur de la mort».

Ajoutons que la crainte de la mort constitue peut-être **l'aiguillon secret de toutes les passions des hommes**, elle engendre par compensation la quête anxieuse des biens terrestres (argent, ambition, renommée, puissance). Le sage apprendra donc à **se libérer** de cette **passion néfaste** et totalement vague qui contribue à mutiler la vie.



allégorie de la mort

Tableau des vanités,

Chez les Stoïciens, on retrouve la même exigence dans un contexte différent. **L'attitude du sage véritable devant la mort constitue la pièce maîtresse de leur enseignement.**

La logique du raisonnement stoïcien est la suivante: je ne peux éviter la mort, mais la crainte de la mort je peux l'éviter. Donc si je me rends maître de cette crainte je me place du même coup au-dessus de toutes les servitudes. **La libération de la crainte de la mort nous aidera à venir à bout de nos autres passions.** Epictète écrira:« *Ce qui cause l'épouvante, ce n'est pas la mort ou la douleur, c'est la peur que nous avons de la douleur ou de la mort*». La leçon est toujours la même. C'est toujours le mouvement de **compréhension profonde** qui nous délivrera.

Ce qu'il faut comprendre, c'est que la mort n'est pas à craindre puisqu'elle n'est pas un mal. Accueillie au moment où elle est conforme à l'ordre, la mort n'a rien que de normal. **Mieux même: la mort est un achèvement.** Epictète use ici de la **métaphore des épis**. Nous serions des épis ratés si nos ne mourrions pas.

S'il convient de se dépouiller de la crainte de la mort, il faut savoir également se délivrer de cette **passion inverse** qu'est **l'envie de mourir** (la libido moriendi qu'évoque si bien Sénèque dans les *Lettres à Lucilius*). **Epictète en effet ne critique pas moins ceux qui désirent fortement la mort que ceux qui la craignent.** Le sage ne cédera pas plus à cette passion qu'à toute autre. Il ne faut pas que nous haïssions la vie. Mais il ne faut pas que nous l'aimions trop non plus.

A la crainte il convient de substituer l'assurance ou la confiance. Confiance en Dieu puisque Dieu prend soin de nous qui sommes ses enfants. Confiance ensuite en la seule chose à laquelle on puisse se fier, c'est à dire notre propre faculté de choisir.



La mort de
Sénèque

3) Parénétiqne et exercices spirituels

Le sage stoïcien cependant sait qu'il **faut du temps** pour que les idées aient une action sur le comportement. La **libération** exige une **ascèse difficile**, une **véritable conversion** qui ne peut se faire d'un coup. La raison ne triomphe pas d'emblée des passions.

Ici prend place la parénétiqne ou art des conseils moraux, qui s'adresse à celui qu'on peut appeler le progressant. Il est **sur la voie de la sagesse** dont le traité de Sénèque *De la tranquillité de l'âme* est un des plus fameux exemples.

Il convient d'abord de distinguer la **thérapeutique générale** des **thérapeutiques particulières**. Ces dernières portent sur les **passions singulières**. Il faut appliquer un **traitement différent** aux **différents troubles**.

Ainsi le traitement du chagrin est différent de celui de la colère ou de l'amour. Par exemple, on luttera contre la tristesse en fuyant les lieux moroses. Face à la colère, on pourra mettre à profit l'accent sur les effets funestes de cette passion. Le traitement de l'amour gagnera davantage à montrer ce que l'objet de cette passion a de futile et de méprisable.

La **thérapeutique générale**, elle, portera sur les **passions en général**. Ainsi est-il conseillé de recourir à un **tiers**, homme de bien et de confiance, sorte de **mentor spirituel**, qui pratiquera la **direction de conscience**. Celle-ci passera par l'art rhétorique et l'usage de procédés divers comme l'exhortation ou la rebuffade. Les **recueils de sentences**, le recours à des **modèles exemplaires** jouent aussi un rôle important. **Le modèle invoqué est souvent Socrate, d'abord en raison de son attitude devant la mort.** Dans la troisième partie de *L'Apologie*, après sa condamnation, Socrate s'adresse une dernière fois au tribunal, ce qui est pour lui l'occasion d'affirmer son invulnérabilité intérieure face à la mort qui l'attend. De la mort nous n'avons rien à redouter. Socrate appuie sa certitude sur l'abstention de son démon (signe divin qui l'empêche de se tromper). Pour lui d'autre part l'ignorance que nous avons de la mort devrait être libératrice de terreurs que rien ne justifie. **En tant que la mort est l'inconnu par excellence, on ne doit pas la redouter.**

Mais le plus important reste sans doute le recours aux askésis: exercices spirituels, travail sur soi de la pensée et du vouloir, exercices répétés qui mettent en jeu l'âme aussi bien que le corps.

Parmi ces exercices un des plus connus est celui de la **démystification**: considérer l'objet qui provoque notre passion dans sa **nudité**, en le **dépouillant** de tous les **jugements de valeur** que nous projetons sur lui: par exemple embrasser son enfant ou sa femme en se disant «comme ma cruche peut se briser, demain tu peux mourir et m'être enlevé».

Un autre exercice – qui consiste en une mise en pratique de la physique – est celui que les Stoïciens appellent le **«regard d'en haut»** porté sur les choses humaines. Beaucoup d'événements, réduits à leur juste proportion dans l'immensité de l'univers, paraissent alors ridicules. Comme l'écrit Sénèque *«Je saurai que tout est petit, quand on prend la mesure de Dieu»*.

Le pré-exercice (praemeditatio) est une des pratiques spirituelles stoïciennes les plus fameuses. Il s'agit d'un exercice préparatoire aux épreuves. Il ne suffit pas en effet de **consentir** aux événements quand ils arrivent, il faut aussi **s'y préparer**. Il ne faut pas avoir peur de penser à l'avance aux événements que les hommes considèrent comme malheureux. **La pensée permanente de la mort imminente transformera de manière radicale notre manière de vivre.**

III L'idéal stoïcien: l'impassibilité du sage

1) Portrait du sage: l'apathie

Il suit de la considération sur la nature et la valeur des passions qu'elles doivent être **éradiquées**. **C'est pourquoi la sagesse est un idéal de vie qui exclut toute passion. Le sage est sans passions.** L'idéal stoïcien est bien celui de l'**ataraxie**, cette **tranquillité parfaite de l'âme** qui est considérée comme la béatitude suprême. Plus précisément, pour les Stoïciens, il s'agit de l'**apathie** (terme pathos+préfixe privatif): **délivrance de toutes les passions**. De quelle impassibilité s'agit-il? Il convient ici de bien comprendre une **position paradoxale**, et de ne pas la confondre avec ce qu'elle n'est pas, d'éviter tout malentendu.

Premier malentendu: apathie signifie sans passion, mais ne correspond pas au sens courant qu'il a pris aujourd'hui, sous la forme de l'**adjectif apathique**, et qui exprime **une passivité totale du comportement**. Au contraire le sage agit, lutte, résiste. **L'absence de passions n'est pas abattement, mais fermeté d'âme.**

Sénèque, dans *De la constance du sage*, insiste sur ce point: si les autres sages sont «*mous et caressants*», les Stoïciens suivent la voie virile:«*le chemin qu'ils nos font prendre est escarpé et accidenté*». L'apathie est en effet une **longue conquête**. Le sage appartient à la race des **champions** et des **vainqueurs** et il n'y parvient qu'à la suite d'un long et constant entraînement.

Second malentendu: impassibilité n'est pas insensibilité. Comme l'écrit Cicéron «*Nous ne sommes pas faits de pierre*». **Les Stoïciens ne prônent pas une insensibilité à la fois monstrueuse, inhumaine et impossible.** Le sage n'est pas insensible (qui ne sent pas), il sent, il ressent. Ainsi le sage éprouve, comme tout autre, des sensations naturelles: il peut être sujet au rire, aux larmes, à l'excitation sexuelle. Mais il empêche la transformation de la sensation en passion. Le sage peut aussi ressentir la douleur physique, subir l'injustice, les outrages, les coups. **Il éprouve, mais ne pâtit pas, il ne se laisse pas aliéner.** Sénèque, dans *De la constance du sage*, écrira «*L'être invulnérable n'est pas celui qui échappe aux coups, mais celui qui n'est pas blessé*».

Troisième malentendu: l'apathie ne poursuit pas une **finalité négative**, comme la mortification, l'humiliation. **Son but est positif.** Il s'agit de refuser toute forme d'impuissance et d'aliénation pour atteindre une totale autonomie et maîtrise de soi.

Dressons maintenant un bref portrait du sage stoïcien. C'est bien une figure de l'**invulnérabilité**, mais de l'invulnérabilité **conquise**. Il est inviolable, indestructible, inébranlable, à tel point endurci contre les coups du sort que, loin de l'abattre, ils ne pourraient même pas le faire fléchir. «*Dans les épreuves comme dans le bonheur, jamais il ne sourcille*».

2) L'idéal d'apathie, d'hier à aujourd'hui

Du fait de son caractère paradoxal, l'apathie des Stoïciens a suscité l'incompréhension et le rejet. La critique du stoïcisme parcourt toute l'histoire de la philosophie.

L'argument traditionnellement avancé par la critique est le suivant: la passion est naturelle, si bien que la supprimer serait une **tentative contre-nature**, qui aboutirait à la monstruosité. **Loin d'être le modèle de l'homme accompli, le sage grec serait un anti-modèle, celui de l'homme mutilé, dénaturé, amputé.**

Ainsi pour Montaigne le **discours moral** prêché par le stoïcisme est **inhumain**. Montaigne revendique au contraire **le droit à la faiblesse, à la passivité**: épouser le mouvement de la passion et y consentir. Tel est le cas de **la passion de la crainte**. Sur ce plan Montaigne s'attaque fermement à la **dépréciation** commune attachée à cette passion, qui la dénonce comme **lâcheté**. **Il vante l'art de la dérobadie ou du relâchement face aux difficultés** (opposé à la tension que requièrent les actions héroïques ou courageuses). Il appelle à cultiver la **nonchalance**, la **mollesse**. La crainte n'est pas, comme les Stoïciens l'imaginaient, un témoignage de la bassesse d'esprit. Il y a en effet de la prudence à renoncer à la hardiesse téméraire face à l'événement redouté, du courage à ne pas cacher sa peur, de l'humilité à ne pas se leurrer sur la puissance de la raison.

Qu'en est-il de l'idéal stoïcien d'apathie dans le monde contemporain?

Michel Lacroix, auteur de l'ouvrage *Le culte de l'émotion*, constate que chaque période de l'histoire a son **type humain idéal**.

La société médiévale connut le chevalier valeureux et courtois, la Renaissance l'homme de cour, le XVIIème siècle l'honnête homme, le XVIIIème le philosophe éclairé. *«Quel est, en notre époque d'individualisme extrême, le type humain idéal? C'est l'être qui voue un culte à l'émotion, l'homme émotionnel, l'homo sentiens»*. **Pour l'homme d'aujourd'hui l'émotion n'est pas une faiblesse mais un atout.** *«La capacité de frémir est le plus précieux attribut de notre humanité»*.

En contrepartie toutes les époques inventent une **figure repoussoir** opposée à leur idéal de vie, dont elles font un **spectre angoissant** en lequel elles condensent leur **conception** de l'**inhumanité**. Ainsi, au crépuscule du siècle des Lumières, le fameux enfant sauvage de l'Aveyron symbolisa pour ses contemporains l'anti-raison, l'homme sans intelligence ni langage, c'est à dire privé des acquis de la civilisation. Quant à la forme de vie qui paraît la plus antinomique à notre époque contemporaine, elle réside sans doute dans ce que Michel Lacroix nomme **«le spectre de l'impassibilité»**. *«Rien n'est plus éloigné de notre art de vivre dans et par l'émotion que l'idéal forgé par Sénèque et Marc-Aurèle»*. **Cet idéal de sang-froid, cet effort acharné pour établir un barrage contre les émotions est un véritable repoussoir pour notre idéal de frénésie émotionnelle.**

Illustrons cette **antithèse** en comparant les **thérapies nouvelles** (méthodes et techniques s'appuyant sur un travail psychologique ou corporel), qui jouissent aujourd'hui d'une grande popularité auprès du public, avec les fameux **exercices spirituels** des Stoïciens: leur **but** est exactement **inverse**. Pour les Stoïciens, les exercices visaient à réfréner l'expression des émotions, particulièrement celles qui étaient considérées comme les plus négatives, les plus dangereuses: la colère, la haine, la vengeance. **Pour les thérapies d'aujourd'hui, le mot d'ordre est au contraire «libérez vos émotions»**. Leur but est de permettre au patient d'exprimer avec le maximum d'intensité des expressions qu'il avait dû jusque là réfréner ou contenir. Il ne s'agit plus de vaincre les émotions et de se défendre contre elles, mais de prendre le **risque** de les **vivre**. La **décharge émotionnelle** devra être **brutale** et **explosive** (gesticulations, cris hurlements, larmes...). Ainsi Arthur Janov dans *Le cri primal* n'hésite pas à dire que même les émotions négatives: la colère, la jalousie, la haine sont bonnes.



Le cri Munch

Conclusion

En conclusion nous poserons la question suivante: la morale doit-elle se garder des passions?

Pour les penseurs stoïciens, nous l'avons vu, la vertu ne peut consister que dans l'absence totale de passions. La morale doit donc se passer absolument des passions.

Pourtant, l'individu qui fait preuve d'une absence totale d'émotions est volontiers considéré comme amoral. Ainsi l'**insensibilité** dont fait preuve Meursault dans *L'étranger* de Camus n'est pas interprétée comme l'absolue maîtrise de soi d'un homme qui vivrait sous le seul régime de la raison, mais comme **un défaut moral grave.**

Hannah Arendt, dans *Du mensonge à la violence*, soutient la thèse que **l'absence d'émotions** doit, dans certaines circonstances, être perçue comme **inacceptable, inhumaine, immorale.** Prenons le cas de la **fureur.** Il s'agit d'un affect qui peut conduire à la violence et présenter un caractère irrationnel et pathologique, comme c'est le cas de toute émotion humaine.

Faut-il pour autant **condamner** la fureur comme **bestiale** et **inhumaine**? Avec fermeté, Arendt répond **négativement.** Pour elle ce serait même le contraire. En face d'événements ou de conditions sociales révoltantes *«ce ne sont pas la fureur et la violence, mais leur absence évidente, qui devient le signe le plus clair de la déshumanisation».* Dans de telles circonstances la seule réponse appropriée serait celle de la **révolte** et de **l'indignation.**

La fureur en effet n'est pas une réaction automatique en face du mal en général, elle n'éclate que lorsque notre **sens de la justice** est bafoué. **Dans de tels cas ce n'est pas la décharge affective qui importe, mais le fait que la réaction violente devient l'unique façon de rééquilibrer les plateaux de la justice.**

D'autre part la fureur ne s'est pas déclenchée seulement contre l'**injustice**, mais aussi contre l'**hypocrisie.** Arendt en conclut que *«la fureur, et la violence dont elle s'accompagne parfois, font partie des émotions humaines «naturelles», et vouloir en guérir l'homme n'aboutirait qu'à le déshumaniser ou le déviriliser».*

A l'inverse, l'absence d'émotions, l'indifférence ou l'insensibilité face à une tragédie insupportable, peuvent véritablement devenir terrifiantes.

Arendt évoque à ce propos, dans *Eichmann à Jérusalem*, l'indifférence du peule allemand face aux exactions commises par le régime nazi. La force d'Hitler fut de faire **accepter** par les Allemands, dans la plus **totale indifférence**, le mal absolu perpétré dans les camps de concentration. *«Le véritable problème moral n'est pas venu de la conduite des nazis mais de ceux qui ont seulement «suivi» et qui n'ont pas agi par conviction».*

D'où la question essentielle:quelles **barrières** peut-on dresser contre le **risque toujours présent du totalitarisme**? On pourrait répondre: **restaurer la capacité émotionnelle de s'indigner.**

Bibliographie

Sénèque De la constance du sage
De la tranquillité de l'âme

Ferdinand Alquié Le désir d'éternité

Epicure Lettre à Ménécée

Epictète Entretiens

Platon Apologie de Socrate

Montaigne Essais

Michel Lacroix Le culte de l'émotion

Arthur Janov Le cri primal

Camus L'étranger

Hannah Arendt Du mensonge à la violence